

TOUT CE QUI EST HUMAIN EST NÔTRE

Liberté

TREIZIÈME ANNÉE. N° 167

1^{er} AVRIL 1970

Téléphone : BOLIVAR 41-44

Compte courant postal Paris 14.910-68
(LECOIN, 20, rue Alibert, Paris-10^e)

ABONNEMENTS : 1 AN : 12 F

Pour six mois : 7 F

Extérieur : 13 F et 7,50 F

SOCIAL, PACIFISTE, LIBERTAIRE, PARAISSANT TOUS LES MOIS * 1 franc

ARMÉE ET POLICE

seraient à "pied d'œuvre"

disposées à tout faire.

Même le pire.

Le pire surtout.

CETTE ARMÉE, appuyée par la police, serait prête, selon la rumeur, à faire basculer le pays dans la dictature.

Nous regretterions beaucoup en ce cas de nous y être pris trop tard pour la faire basculer, elle, dans le néant.

Si, à force de temps et par une action persévérante et audacieuse, nous l'avions emporté et que le Comité pour l'extinction des guerres eût déjà obtenu gain de cause, voilà un cri d'alarme que nous ne serions pas obligés de pousser aujourd'hui.

Nous le lançons, ce cri d'alarme, avec la conviction, toutefois, que le danger n'est pas aussi proche — et même qu'il ne sera toujours qu'imaginaire.

Mais on en parle, la radio, les

journaux s'en font l'écho et nous ne pouvons ignorer un mal qui couve, la fumée resterait-elle une fumée sans feu.

D'après ce qui est dit, ou plutôt murmuré, deux ministres du Gouvernement mettraient en place leurs infâmes batteries : le petit sauteur Michel Debré, pas excessivement dangereux par lui-même, mais dont il faut craindre tout puisqu'il commande des généraux à la Massu ; le second a nom bien mérité de premier flic de France, il s'agit de Raymond Marcellin, un sanguinaire — on le devine à ses propos et, d'ailleurs, nous nous en sommes plusieurs fois aperçus en le voyant se comporter dans l'exercice de ses fonctions.

Et ils auraient des complices dans ledit Gouvernement ou aux

abords. Debré serait flanqué de Robert Poujade et Marcellin serait assuré du concours de Jacques Baumel.

Nous voilà avertis !

Et prévenus d'avoir à nous tenir sur nos gardes. Ce qui, en outre, ne peut nous empêcher de riposter avant l'attaque si nous en sentons le besoin.

Attaque non autorisée par le Code légal, mais attaque courante malgré tout, et dont se servent les hauts mandrins aux ordres et à la disposition des puissances d'argent. Celles-ci tremblent, elles ont peur, il n'y avait pour s'en convaincre qu'à se pencher ces jours-ci sur le jeu de la Bourse.

Je ne suis pas un pessimiste, je suis tout le contraire, et j'espère bien que se trompent ceux qui, à l'O.R.T.F. et dans la presse quotidienne, parlent et écrivent de la sorte sur un éventuel coup d'Etat fasciste.

Car, elle est immense et extrêmement variée la cohorte des mécontents qu'il faudrait réduire et décimer avant de la mettre à la

raison. Et il est trop chétif M. Debré et si peu estimé. Quant à l'autre — qui n'a pas la taille d'un Clemenceau — qu'il médite donc sur les faits de l'Histoire contemporaine : il ne verra point qu'un homme de police, même partant de la place Beauvau, ait jamais réussi un pareil coup en vache !

Mon optimisme remonte donc naturellement à la surface ; il n'était d'ailleurs pas loin, il était tout près, ainsi qu'il se trouve à des degrés différents dans tout individu normalement constitué. Heureusement, car, sans cet apport précieux et cet appréciable soutien, conduisant puissamment nos pas, la vermine dorée, bourrée d'or et cousue de galons, nous aurait vite anéantis.

Aussi, nantis d'un tel viatique, nous conserverons toujours intact le goût de la lutte — jusqu'au bout puisque nous savons qu'elle sera, en définitive, couronnée de succès.

A bas toute dictature !

Vive une liberté en marche de plus en plus !

Louis LECOIN

au hasard du Chemin

ILS "BESOGNAIENT" HIER ENCORE POUR L'O. A. S. DEPUIS, ILS "TRAVAILLAIENT" A LEUR PROPRE COMPTE

T.-V. et J.-J. Susini

Dans le même temps que l'illustre Tixier-Vignancour était reçu à l'Élysée, par un Pompidou pas dégoûté, Jean-Jacques Susini « tombait » pour association de malfaiteurs et organisation de hold-up !

Eloquent synchronisme, qui laisserait croire à une certaine poésie du côté de Susini, n'était que son gangstérisme n'est peut-être pas de bon aloi !

L'homme fut toujours, en effet, très abrité de « condés », qui étrangement paraissent s'être dérobés cette fois !

Le voilà au rebut pour toujours, tandis que T.-V., qui ne fut pas un moindre chef de file pour les gens de l'O.A.S., se pavane dans les avenues du pouvoir et même sur les marches du trône !

Qui aurait osé hasarder une telle prédiction lors du procès des barricades, en 1961 ? Peut-être qu'à la rigueur, pour Susini, on aurait pu prévoir et deviner sous l'archange de Bab-el-Oued une assez pâle petite frappe ! Mais sous Tixier, le nouveau Berryer, le matamore du verbe, quel est le téméraire qui aurait auguré du mameluck ministériel, du cireur de bottes d'aujourd'hui ?

J.-J. et Salan

La malencontre survenue à Susini devrait pourtant contrarier certains efforts du nouveau porte-coton de Pompidou, qui n'assiège tant la Présidence, à ce qu'on dit, que pour faire rendre à Salan toutes les anciennes dignités, sinon même pour le faire remettre en selle !

Salan, en effet, fut pour beaucoup dans la fortune politique qui porta Susini au premier rang après le putsch d'avril 1961.

Les deux hommes avaient appris à se connaître en Espagne, et le « mandarin », émerveillé, avait fait de l'ex-étudiant en médecine d'Alger son fidèle Achate ! Plus, le fringant Jean-Jacques lui était apparu comme une véritable résurrection de Machiavel, le conseiller politique par excellence, celui qui lui fraierait sans coup férir le chemin du pouvoir !

On sait ce qu'il advint et comment le trop crédule « mandarin », embarqué, pour une fois, sans biscuits, trouva un matin le chemin de la Santé !

La valise et le cercueil

En revanche, Susini échappait jusqu'à la fin, tant aux « barbouzes » de de Gaulle qu'au F.L.N., avec lequel il menait *in extremis*, en 1962, une négociation trouble qui laissait pantois tout le monde !

Pourtant quelques jours avant que tout fût consommé et consumé, il avait encore présidé aux furieuses convulsions de Bab-el-Oued, qui devaient entraîner tant de pertes humaines, dont il eût été facile de faire l'économie !

Dans l'intervalle encore, il avait ordonné plusieurs assassinats, et parmi les siens mêmes, notamment celui d'un certain Sarradet, qui un instant avait paru se rallier au « Rocher-noir » (siège de la délégation gaulliste), qui préconisait alors une « participation » de l'Algérie entre pieds-noirs et membres du F.L.N. Solution doucement utopique mais que Susini trouvait criminelle.

Ce Sarradet avait pu se sortir de l'attentat tramé contre lui par Susini et ses séides, mais un de ses lieutenants avait péri. La petite amie de ce Sarradet, Anita Loesch, romancière de talent, raconte l'histoire en long et en large dans un livre intitulé *La valise et le cercueil* !

A la recherche des commodités perdues

Tant de véhémence meurtrière contre les conciliateurs et les accommodants de son propre bord, n'empêchait donc pas Susini de prendre langue à la dernière minute avec le docteur Mostefai, émissaire du F.L.N., pour un accord qui livrait pieds et poings liés ses anciens amis aux nouveaux maîtres de l'Algérie.

On murmura alors beaucoup à son propos et l'on se répandit en promesses de mort subite, qui ne reçurent jamais effet, comme de bien entendu !

Les anciens de l'O.A.S. parurent même se diviser en deux clans à son sujet. Les uns le tenant pour un traître, les autres continuant à le célébrer comme le héros le plus pur qu'eût produit la guerre d'Algérie !

Réfugié en Italie, dans un exil que ses détracteurs disaient « protégé », l'amnistie consécutive aux événements de 68

lui permit de refaire surface officiellement.

C'est à Marseille qu'il avait élu domicile, et Gaston Defferre, ès-qualités de maire, venait de le marier, quelques jours avant le fâcheux coup de filet !

Habitué aux mœurs faciles du temps de l'O.A.S., Susini avait peut-être pensé pourvoir aux dépenses de son jeune ménage par les mêmes moyens que ceux mis en œuvre en Alger !

Le « cimenterre » de Damoclès

Certes, on n'avait pas franchi la Méditerranée totalement démunis. Un « revenant-bon » appréciable, comme disent les comptables, avait dû rester du milliard ou des milliards qu'un commando, qui avait eu la tâche aisée, avait piqués à la Banque d'Oran.

EN ITALIE COMME AILLEURS LA "JUSTICE" EST BANCALE ET L'INJUSTICE Y FLEURIT

Du côté de Rome et de Milan

Faisons un petit retour sur les affaires de Rome et de Milan. Elles n'ont guère progressé dans le sens d'une clarté aveuglante. Les magistrats de la capitale après avoir paru lâcher pied, un instant, s'obstinent de plus belle dans la thèse de la culpabilité de Valpreda et de ses coïnculpés.

Il y va de leur confort intellectuel et moral qu'il en soit ainsi. Marquer le moindre recul coûterait trop à leur amour-propre professionnel.

Pourtant, en dehors de Rolandi, le chauffeur de taxi, un peu moins assuré chaque jour, ils n'ont guère pour tout potage que le témoignage de la demoiselle Spaller, qui affirme toujours avoir rencontré Valpreda à Rome le 13 ou le 14 décembre, alors que celui-ci soutient qu'il était à Milan, alité chez sa tante.

Alibi confirmé par ses proches, c'est entendu, mais aussi par une amie et même par une voisine, qui avait apporté de la quinine pour le malade !

Pour les juges, il ne peut y avoir que concert dans une telle unanimité et sans autre forme de procès ils viennent d'inculper toute la famille de faux témoignage.

Le chauffeur et la ballerine

Ainsi ont comparu, à Milan, le lundi 23 courant, la grand-mère, la mère, la sœur et la tante. Elles ont toutes maintenu leurs dires, et sans la moindre faille qui pût donner prise contre elles, et démontrer une quelconque mise en scène de leur part qui, après tout, serait encore naturelle.

Mais, répétons-le, pas le moindre soupçon à cet égard. Leur seule bonne volonté de sauver un homme compromis ne pourrait à ce point donner le change.

Au travers des comptes rendus de presse, on ne voit pas d'ailleurs que le juge de Milan, qui a déféré là-dessus à la volonté des collègues romains, soit

Mais l'exil coûte cher et les ayants droit devaient être nombreux.

D'où des redditions de comptes douloureuses et même des règlements à la manière forte, tel l'enlèvement du nommé Gorel, alias Cimenterre dans le code de l'O.A.S. Celui-ci, ancien trésorier de ces messieurs, passait pour détenir le reliquat du magot.

Un denier suffisant pour donner la fièvre à quelques affamés que rebutait la toujours difficile réadaptation à la vie sans gloire de tous les jours !

En tout cas, la disparition de ce Gorel, encore inélucidée, marqua le commencement des malheurs de Susini.

Il fut interrogé. En vain, a-t-il semblé. Mais peut-être la recherche de ce Gorel précipita-t-elle tout le reste.

C'était tout de même un notable, un honnête officier d'administration, père de famille et tout.

L'Etat, en pareil cas, doit se soucier !

tellement convaincu d'avoir trouvé enfin le fil d'Ariane.

Tout le secret de cette diversion résiderait d'ailleurs en ceci, qu'inculpés, les parents de Valpreda n'auraient plus qualité de témoins dans l'affaire.

L'accusation resterait avec ses seuls témoins-massues ! Celui de la première heure, Rolandi, dont la conviction semblerait s'éroder chaque jour, et celui de la dernière heure, la danseuse, enfin devenue danseuse-étoile grâce à l'événement.

Natation éperdue !

Au-delà de la piste Valpreda et consorts, d'autres hypothèses ont été agitées par les feuilles à sensation, fusées d'un jour, dès le lendemain retombées en quenouille. Tout cela sans préjudice de témoins plus ou moins mythomanes, plaie de ce genre d'affaires et même de toutes les affaires, et soucieux avant tout de se mettre en vedette devant l'opinion.

Nous ne citerons que pour mémoire. Un magazine, *Panorama*, type de notre *Express*, prétendant avoir recueilli aux meilleures sources, entendez au sein du ministère même, accrédita le temps de deux ou trois matins que le nom des auteurs des attentats de Milan et de Rome étaient connus dans les hautes sphères, que c'étaient gens de droite ou néo-fascistes mais qu'il y allait du sort du gouvernement qu'ils ne fussent pas encore divulgués.

Depuis le gouvernement a rendu l'âme et rien n'est venu appuyer les révélations de *Panorama* !

En dernier lieu, c'est un autre périodique, l'*Astrolabe*, inspiré, dit-on, de la démocratie chrétienne, qui rebat le même thème dont les arguments sont à considérer avec une extrême attention.

On nage donc de tous les côtés.

Il nous suffit de penser, pour nous, que de toutes les explications avancées jusqu'alors, la plus invraisemblable et la plus inconsistante paraît bien être celle qui vise à incriminer Valpreda et ses seuls petits camarades du Cercle du 22 mars !

BRASSENS sera à la Mutualité le 17 avril

IL Y SERA pour participer ce soir-là, avec d'autres artistes, au gala que le groupe Louise Michel organise, à partir de 20 h 30, au profit de sa propagande et

de la solidarité. Les lecteurs de « Liberté », demeurant dans la région parisienne, ne manqueront pas, nous en sommes sûrs, d'y assister très nombreux.

LES SAVANTS

ET

L'OBJECTION DE CONSCIENCE

LA Télévision nous a donné le seul film que l'on ait consacré à la vie de Louis Pasteur. A cause du talent de Sacha Guitry, c'est une heure d'agréable cinéma, mais la vie et l'œuvre du grand savant y sont évoqués avec beaucoup de fantaisie.

Quand on pense aux kilomètres de pellicule consacrés à Napoléon, on peut dire que si un homme veut demeurer, mieux vaut qu'il passe sa vie à tuer ses semblables qu'à les sauver.

Mais Pasteur n'a travaillé ni pour sa gloire ni pour sa fortune. La passion de la découverte l'habitait, elle l'a poussé sans relâche, son amour du travail et de l'humanité et son génie ont fait le reste.

Au cours du débat qui a suivi cette projection, des savants ont abordé le problème de la recherche scientifique. Madame Escoffier-Lambiotte, parlant des crédits disponibles dispensés par l'Etat a souligné que l'on ne peut tout avoir : les autoroutes, le téléphone, la bombe atomique et l'argent pour la recherche scientifique. A cela, le professeur Paul Milliez a ajouté que la gloire et le prestige de la France tiennent davantage aux découvertes de ceux qui cherchent à sauver des vies humaines qu'au fait de lancer une bombe sur une île déserte.

Nous avons eu alors le sentiment que tous les savants réunis ce soir-là approuvaient pleinement cet homme de bon sens qui est, lui aussi, un grand savant.

Les chiffres donnés nous ont prouvé, une fois de plus, que

si la seule part inutile — et même nuisible — du budget de la France était affectée à la recherche scientifique et médicale, bien des travaux qui n'avancent que lentement et péniblement feraient un bond considérable en avant. Ainsi peut-on dire que notre armée et ses bombes tuent à chaque minute, même en temps de paix, puisque l'argent qui leur est consacré retarde la découverte des remèdes qui permettraient de guérir des maladies encore incurables.

J'aurais aimé, ce soir-là, être dans le studio pour crier : « Bravo Monsieur le Professeur », mais j'aurais également posé cette question :

« Que pensez-vous, Monsieur le professeur, de l'objection de conscience chez les savants ? Car enfin, sans savants, cette bombe qui nous coûte tant d'argent et risque de nous coûter la vie, sans savants, cette bombe n'existerait pas. »

Vos propres travaux, comme ceux des gens qui vous entouraient ce soir-là, sont destinés à servir l'homme, à le délivrer de l'angoisse que fait peser sur lui la menace de maladies dont l'issue est souvent la mort. Vous sauvez des vies humaines comme l'a fait Pasteur, vous êtes de la race de ceux qui savent se battre pour de bonnes causes, mais les autres, qu'en pensez-vous ? Ils sont aussi de la famille. Vous allez me dire que, chez les écrivains, il y a aussi les Barrès et les Maurras d'un côté, les Romain Rolland et les Giono de l'autre côté, mais nous n'hésitons pas à crier ce que nous pensons de leur œuvre.

Je ne suis d'ailleurs pas cer-

tain que, quoi qu'on en dise, il soit possible de faire, avec des mots, autant de bien ou de mal qu'avec des vaccins ou des bombes.

Avant même que la bombe atomique n'arrive au stade de la fabrication, il y a bien eu l'ère des recherches. Est-il possible de comparer le seul budget de ces recherches avec celui qu'on vous alloue pour les vôtres ? Ces savants qui ont fait ce travail, ne sortent-ils pas des mêmes écoles que vous ?

Est-ce que dans ces écoles on n'enseignait que les sciences exactes ? L'humanisme, est-ce le grand inconnu dans la maison où l'on forme les futurs savants ?

Je pense à vos élèves, Monsieur le Professeur. Et j'imagine votre déchirement lorsque vous les verrez demain, vous quittant pour se séparer en deux files, celle qui se dirigera vers les laboratoires où l'on continue de mener le combat pour la vie — celui de Pasteur et le vôtre — et l'autre file, qui marchera d'un bon pas vers les usines où se mijotent les recettes de la « prochaine dernière ». Car il n'y a pas que les bombes, il y a aussi les armes bactériologiques, les rayons et autres sinistres saletés.

D'un seul coup, vos travaux comme ceux de Pasteur et de tant d'autres seront anéantis. Plus besoin de sauver l'Homme. Son propre génie aura réduit à néant l'humanité.

Voilà, Monsieur le Professeur, la question qui ne vous a pas été posée. Question essentielle pourtant, dans un monde où l'angoisse née de la menace permanente est mortelle presque au-

tant que les microbes que vous combattez.

J'admire votre œuvre, votre sens de ce qui est humain et votre sagesse. Mais il faut croire qu'il existe plusieurs formes d'intelligence, puisque des gens dont on dit qu'ils sont aussi savants que vous, acceptent d'armer et donc de servir des assassins.

J'avais terminé là ce petit papier mais j'y ajoute ce post-scriptum, car le facteur vient de m'apporter un curieux ouvrage que Maurice Toesca pu- blie aux Editions SODI. Le titre : « Dictionnaire de la Contradiction ». Au mot « engagement » je relève ceci :

« Ça ne vous gêne pas, vous, d'assister à ce spectacle navrant : d'une part, des savants gorgés d'honneurs et de profits pour leurs découvertes, et, d'autre part, des écrivains rendus responsables immédiatement de la moindre phrase qu'ils publient ?

» Ce qui me choque, moi, et me gêne, c'est ce double traitement qui signifie la sottise de l'humanité, sa sottise incurable.

» Qui écrira : « La liberté devrait être le pain bénit de la vie », celui-là sera fusillé sur l'heure. Qui inventera un truc pour tuer des millions d'êtres dans la seconde, celui-là aura un Prix Nobel et sera considéré comme un bienfaiteur de l'humanité. Il est vrai qu'avec les sous-produits de la bombe, on aura composé une vaseline qui guérira les survivants du coryza ou de quelques maux moindres.

» Je ne parle pas du reproche de conscience que l'on fera à

l'écrivain : « Vous avez jeté dans les esprits un trouble pernicieux ! », tandis que l'on ne se demandera pas si le chef militaire et les aviateurs qui auront lâché la bombe ne se seront posés d'autre problème que celui de la bonne réussite de leur opération. Oui, c'est cela, le radio de bord enverra un message : « Opération réussie ; but atteint. » et des innocents seront morts ou seront plongés dans les souffrances les plus effroyables. A l'autre bout de la chaîne, le savant, l'ingénieur, le général, le pilote seront félicités et décorés.

» Ça ne vous gêne pas : vraiment ?

» Moi, ça me gêne terriblement. »

Moi aussi, ça me gêne, comme ça doit gêner bon nombre d'écrivains et, certainement, quelques savants.

Pensant aux écrivains qui refusent la Légion d'honneur parce qu'ils ne sauraient accepter de porter une distinction créée par Napoléon pour récompenser des exploits guerriers, je pense aussi à ces chercheurs qui, ayant reçu un Prix Nobel en récompense de leurs travaux consacrés au bien-être de l'humanité, voient ce même Prix décerné à leurs collègues dont les découvertes contribuent à la perte de cette humanité.

Vous avez raison, Monsieur Toesca, nous vivons dans un monde de contradiction, et je ne suis pas surpris de voir la peine de mort figurer en si bonne place dans votre ouvrage passionnant.

Bernard CLAVEL

NOUS annonçons cette fois, comme dons des amis, la somme totale de 240.000 anciens francs. Bientôt nous dirons où en est notre campagne, entreprise depuis plus de deux années, pour l'extinction des guerres. Si elle n'a pas démarré efficacement aussi vite que nous l'aurions voulu, elle n'est pas abandonnée — au contraire ! Prochainement, nous ferons donc le point à ce propos. Et vous constaterez que cette action antimilitariste et antiguerrière est bien préparée et que son développement ira de plus en plus grandissant.

Marie-Louise Richebourg, 100 francs ; Berthe et Jacques, 20 ; Roger et Flo, 20 ; Annette et Henri Dalgou, 82 ; Louis Primet, 3 ; F. Julien, 3 ; Marthe Talenton, 3 ; F. Harel, 8 ; Anne-Marie Le Pesq, 3 ; Roger Boisseau, 3 ; Rémy Boussiron, 8 ; Emile Mouhot, 68 ; Ernesto Bozzo, 3 ; Jean Virlogeux, 4 ; Anonyme, 10 ; Robert Brirot, 50 ; Dulin, 3 ; Giuseppe Mloli, 26 ; Zosimo Céréza, 8 ; Célestine Duché, 18 ; Jean-Jacques Carreras, 38 ; Claude Dheyriat, 38 ; André Morlon, 5 ; Jean-Pierre Séguenot, 3 ; Paul-Marceau Elluin, 38 ; Georges Lantuéjoul, 5 ; Albert Mudry, 8 ; Roger Ouvradou, 38 ; Louis Menet, 8 ; Gilbert, 5 ; André Maille, 38 ; Robert Breitenbach, 38 ; André

POUR NOTRE ACTION

Daunis, 3 ; Camille Philippon, 10 ; Marcel Péron, 13 ; Pierre Neveux, 13 ; Suzanne Rette, 5 ; Renée Mongeot, 13 ; Charles Pachins, 8 ; Fernand Carroué, 13 ; Alberic Bonnemain, 8 ; Julien Noël, 6 ; Georges Boutary, 10 ; Meyer Lachgar, 100 ; Romain Habauzit, 10 ; B. Marie, 38 ; Lucien Ferrandi, 3 ; Jean Colineau, 8 ; indemnité pour cécité versée par X, 131,73 ; Alain Giudicelli, 3 ; Dardarin, 6 ; Ramon Roig, 8 ; Jean Jourdan, 8 ; Fournieret, 8 ; Georges Buatois, 10 ; Egisto Serni, 3 ; Gaston Courtols, 5 ; Anonyme, 5 ; Pierre Montarési, 28 ; Robert Bernard, 10 ; Marius Bernard, 3 ; Marcel Badoil, 38 ; Hector Mahaut, 3 ; Noël Biolley, 3 ; Lucien Uzé, 18 ; James Faugerat, 38 ; Joseph Feuillet, 8 ; Rosemilde Rouhaud, 38 ; Claude Le-françois, 8 ; Hermann Messelod, 10 ; Paul Bouchoux, 8 ; Guy Hatry, 18 ; Gaston Rouxel, 8 ; Gérard Vernay, 38 ; Henry Fournié, 8 ; Raymond Safon, 38 ; Edmond Chanudet, 13 ; Guerzoni, 5 ; Francis Parmentier, 50 ; Joseph Deville, 100 ; Alain Cavalier, 38 ; René Nouvelle, 6 ; Jean Le

Bideau, 8 ; Jean Coutanceau, 6 ; André Vanhuysse, 20 ; Maurice Lentz, 18 ; Alain Bougelot, 38 ; Paulette Galiz, 3 ; Michel Lenglet, 8 ; Georges Dabrigeon, 8 ; Roger Guenaire, 8 ; Jules Gauvin, 18 ; Daniel Forestier, 26 ; Marie Besse, 20 ; Marcelle Rousselle, 8 ; Victor Barthez, 3 ; Y. Denicheau, 8 ; H. Favy, 4 ; Joseph Denat, 3 ; Yvonne Sansonetti, 3 ; Paul Fabre, 8 ; Jean Le Gal, 5 ; Marie-Thérèse Cibre, 8 ; Louise Sévera, 3 ; Henri Agaccio, 48 ; Raymond Gogat, 3 ; Jean Le Lannic, 13 ; Marc Troussel, 8 ; Dominique Girelli, 8 ; Jean Brière, 6 ; Marcel Vasquez, 10 ; François Deluret, 8 ; Pierre Quadri, 4 ; Maurice Brun, 8 ; Jean Cordier, 38 ; Robert Dufrene, 8 ; Gaston Boudon, 8 ; Marcel Cornavin, 8 ; Jacinto Martinez, 8 ; Antoine Vola, 8 ; Paul Cerf, 38 ; Marcel Tissier, 18 ; L.L., 18 ; A.P., 20 ; Michel Etur, 20 ; Guy Desbrosses, 8 ; Lucien Biot, 38 ; Anonyme, 5 ; Victoria Rullière, 3 ; Lucienne Bronner, 13 ; Robert Maugey, 80.

Et voilà que nous avons dû encore faire disparaître quelques lignes de cette rubrique au moment de la mise en pages. Les amis souscripteurs nous en excuseront qui ne seront indiqués que dans notre numéro du 1^{er} mai.

Longtemps avant le UN COURAGEUX PRÉCURSEUR DE

Eugène Humbert

UN certain nombre d'adresses auront été familières à travers le monde aux compagnons de plusieurs générations. Ainsi du 6 de la rue des Savoises, à Genève, où plus de quarante années durant, Louis Bertoni rédigea et composa avec des moyens de fortune son « Réveil anarchiste » ; ainsi du 140 de la rue Mouffetard et du 4 de la rue Broca où Jean Grave fit successivement la « Révolte » et les « Temps nouveaux » ; ainsi encore du 15 de la rue d'Orsel, où Matha d'abord et Pierre Martin ensuite maintinrent longtemps le « Libertaire », malgré bourrasques et avanies. Adresse quasi historique que cette dernière, puisque M. Jacques Hillairet veut bien en faire cas dans son « Dictionnaire des rues de Paris » sauf toutefois à se tromper légèrement sur les dates, en assignant celle de 1910 comme point limite de l'existence du « Libertaire » à cet endroit. Qu'il relise Roger Martin du Gard et il verra que dans le désarroi de l'« Été 1914 », Jacques Thibault se souciait encore de ce qu'on pouvait penser au 15 de la rue d'Orsel au fort de la première bouche-rie. D'ailleurs, des tracts pacifistes et antimilitaristes prirent encore leur essor de cette voie alors discrète de Clignancourt, mais que le voisinage du Marché Saint-Pierre, haut lieu de la passenterie parisienne, a livré maintenant aux multitudes pépiantes et jacassières !

Mais aujourd'hui, c'est vers une autre bonne adresse du passé, de notre passé, que nos pas veulent nous porter, là-bas, au plus haut de Ménilmontant, au 27 de la rue de la Duée, artère encore plus discrète que celles que nous avons déjà évoquées et qu'on pouvait avoir peine à découvrir lors de la première visite. Le coin était retiré, quasi villageois et sentait bon un autre temps, qu'on aurait maintenant difficulté à retrouver, encore que le quartier n'ait pas été de nos jours tellement dévasté par la spéculation immobilière, ce qui ne saurait tarder. Le Passage des Saint-Simoniens est aussi tout proche ; il a échappé jusqu'à maintenant à la pioche du démolisseur, parfumant toujours le secteur d'un brin d'utopie. Et également la rue de Pixérécourt, où Sébastien Faure eut longtemps son imprimerie, la Fraternelle.

C'est de ce 27 de la rue de la Duée que partit peut-être, que se développa en tout cas, un mouvement qui est dit aujourd'hui de Planning Familial mais qu'on disait plus expressivement à l'époque de limitation des naissances. Un gars bien planté, solide, résolu, Eugène Humbert, hardi précurseur et qui comme tous les précurseurs vécut l'aventure par les côtés les plus difficiles, qui sont aussi

les plus prenants, partant les seuls qui vaillent !

L'occasion, au demeurant secondaire, d'en parler aujourd'hui est dans le centième anniversaire de sa naissance. Au vrai, elle aurait déjà pu s'offrir, voici deux mois, quand quelques anciens de la rue de la Duée se retrouvèrent pour fêter les quatre-vingts ans de Jeanne Humbert, toujours in-gambe, toujours vaillante et dont le mordant paraît s'accroître avec l'âge. Et que de souvenirs le seul nom de cette chère Jeanne ne traîne-t-il pas après lui ? Là voilà vraisemblablement la dernière qui pourrait parler valablement des temps de l'A.I.A. (Association internationale antimilitariste), dont son beau-père, le syndicaliste Delalé était le trésorier ; de Miguel Almereyda, de Merle et de tant d'autres, qu'elle connut pour ainsi dire dans l'œuf et qui, dans leur jeunesse hasardeuse, venaient souvent demander le gîte et le couvert à sa mère, cette légendaire « mère Blanc », disparue plus tard dans un fait divers tragique.

Eugène Humbert venait de Nancy, où il était né le 6 mars 1870. Les Humbert sont nombreux dans la région, et longtemps un de ses cousins, Lucien Humbert, y anima un petit journal, le « Réveil ouvrier », qui fit date dans le syndicalisme local.

Très jeune, Eugène Humbert, qui était pétri de révolte et que des commencements amers n'avaient pas précisément induit à la béatitude, s'était orienté vers l'anarchisme ; et c'est vers Jean Grave, un des militants les plus en vue, qu'étaient allées ses premières curiosités. Le fait est sûr qu'on peut déjà relever son nom dans les colonnes de la « Révolte », autour des années 90, comme un des correspondants du journal pour la région nancéienne.

Témoin cet entrefilet dans l'organe en question du 3 avril 1891, qui permet de prendre date irréfutablement :

« Nancy. — Le camarade Eugène Humbert demande aux compagnons de Toulon, qui lui ont envoyé des « Révolte » de correspondre avec lui ; il informe en outre tous les amis que sa nouvelle adresse est : Eugène Humbert, rue de l'Équitation, 36, à Nancy. »

Le 3 avril, on est à deux mois de la période ravacholienne qui s'ouvrira avec l'affaire Dardare, Decamp et Léveillé, trois compagnons de Levallois, arrêtés le premier mai 91, et qui, maltraités par les policiers et par les juges, feront que Ra-

vachol confectionnera ses bombes.

Jean Grave et son journal sont avec Pouget et son « Père Peinard » les grands pôles d'attraction vers lesquels se tournent alors les camarades de province. Eugène Humbert est tout naturellement entré en relations avec Jean Grave. Celui-ci est encore dans son aurore première d'avoir été choisi par Kropotkine pour prendre sa succession au « Révolté » de Genève, mué en « Révolte » en raison de tracasseries administratives !

Jean Grave est pourtant discuté dès 1890 et Charles Malato l'a déjà traité, fort irrévérencieusement de « pape de la rue Mouffetard » ! L'affaire Ravachol va aussi entamer son prestige, mais Grave connaîtra encore des regains après qu'Élisée Reclus l'aura remis sur le bon cap !

Quand Humbert aura rejoint Paris, après la grande tornade de 93-94, ce n'est pas le groupe des « Temps nouveaux », qui a pris la suite de la « Révolte » qui l'attirera. Le charme a été rompu ! La rencontre d'un homme qu'il faut bien dire extraordinaire, le père Robin, fixe maintenant son destin.

Paul Robin venait d'accaparer, à son corps défendant, l'attention publique, par un « scandale » survenu à l'Orphelinat Prévoist, qu'il dirigeait à Cempuis, dans l'Oise, depuis 1880. Il avait osé instituer dans cet établissement la coéducation des sexes, vérité première d'aujourd'hui mais regardée alors comme l'abomination de la désolation ! Puis, un jour, une des femmes de charge de l'orphelinat ayant été prise des douleurs de l'enfantement, il avait voulu que quelques-unes des pensionnaires de la maison assistent à la délivrance. C'était là mettre le comble à une infamie dès longtemps reconnue !

La presse, toujours bien pensante, était aux aguets, notamment la « Libre parole » du vertueux Drumont, et aussi le « Matin » qui appartenait à un pourri entre les pourris, de ce temps-là, le nommé Alfred Edwards. Celui-ci s'honorait d'ailleurs de la collaboration du sieur Jules Guesde, noble figure du jansénisme socialiste, comme nul n'en ignorait, et cela dans les moments mêmes où toute la valetaille de plume du « Matin » était déchaînée contre le « porc de Cempuis », comme revuistes et boulevardiers disaient alors pour désigner Paul Robin.

Jeté à la rue, celui-ci n'avait pas désarmé et il avait créé immédiatement un périodique

l'« Education intégrale » pour continuer la divulgation de ses théories pédagogiques, et conjointement il s'était attelé à un autre Rocher de Sisyphus et avait créé la ligue de la Régénération Humaine ! C'était sans doute un titre bien ambitieux, mais les apôtres se doivent de présumer beaucoup du prochain ! Un journal faisait cortège, « Régénération », qui commença de paraître en décembre 1896 et qui n'eut pas plus de six numéros en six ans, le terrain devant être plutôt ingrat comme très souvent.

Paul Robin pourtant innovait beaucoup. Il posait pour la première fois les fondements théoriques et pratiques de ce qui recevra bientôt le nom de néo-malthusianisme.

Nous laisserons de côté le problème dans son essence, qui opposerait encore aujourd'hui les abondancistes qui croient que le globe peut supporter, sinon un pullulement infini, en tout cas un nombre encore accru de bipèdes et ceux qui pensent que l'optimum quantitatif de pauvres hères en quête du minimum vital est atteint ! L'heure n'est pas de rouvrir la controverse Drysdale-Kropotkine sur le thème fameux : « Y a-t-il des subsistances pour tous ? »

L'affaire ne doit nous soucier que dans ses conséquences individuelles et immédiates. Et à cet égard, Paul Robin fut un libérateur, dont les avaleuses de pilules d'aujourd'hui devraient révéler pieusement la mémoire.

Mais il était d'abord un homme de théorie et il abordait la soixantaine quand il se lança à corps perdu dans la propagande néo-malthusienne.

C'est là qu'Eugène Humbert, qui venait d'embrasser ses théories, allait lui être précieux par son allant juvénile et sa volonté d'aller tout de suite au concret et au pratique.

C'est sous l'impulsion d'Humbert que naît le nouveau journal, dont le titre en dit plus long qu'un long discours, « Génération consciente » et à partir duquel on peut vraiment parler de la naissance d'un mouvement néo-malthusien en France.

De la rue du Surmelin voisine, où le premier branle a été donné à l'entreprise, on est venu s'installer rue de la Duée. Le XX^e arrondissement, plus exactement le haut Ménilmontant, fut un terrain d'élection pour le néo-malthusianisme. Le quartier vivait encore des souvenirs de la Commune et du massacre de la rue Haxo.

C'était aussi un coin où grouillaient les « faminombreuses », selon le néologisme que créa précisément Humbert.

Rue de la Duée, Eugène Humbert, hormis les séjours en prison et l'exil à Barcelone, tiendra gîte et bureau jusqu'à la guerre de 1939. Les abonnés de la société de consommation se refuseraient probablement aujourd'hui à une installation aussi modeste. La maison était vieillotte, un tantinet humide, en contrebas du corps principal du bâtiment. Quelques arbustes avaient des allures de fausse charmille, et quelquefois, quand la saison était douce, une table simple mais généreuse y réunissait quelques amis. Que de gens y défilèrent, de Paul-Napoléon Roinard, rescapé de la période symboliste et un des premiers compagnons de Zo d'Axa à l'« En dehors » à Marc Stéphane, l'auteur de « Ceux du Trimard », de Fernand Kolney, le beau-frère de Tailhade, et qui incarnait, lui, la forme totalement désespérée du néo-malthusianisme — les titres de ses brochures le disent crument : la « Grève des ventres », le « Crime d'engendrer » le disent assez — à Alexandre Jacob, dont il est question aujourd'hui dans une page voisine. Jean Marestan aussi, quand il montait de Marseille à Paris.

Quant à Manuel Devaldès, Gabriel Giroud (G. Hardy) ils étaient les hôtes ordinaires de la maison. Giroud, gendre de Robin et ancien élève de Cempuis, y avait, si l'on peut dire part de fondateur. Son nom est indissolublement lié à la diffusion des premiers rudiments pratiques que les classes pauvres en France purent connaître pour remédier à leur frénésie procréatrice.

« Génération consciente » traça un assez joli sillon jusqu'à la guerre de 1914, césure brutale ouverte dans toutes les propagandes, mais la chose ne s'était pas faite sans les anicroches rituelles. Des repopulateurs, du sénateur Piot à l'économiste Paul Leroy-Beaulieu en passant par un docteur Bertillon — parent d'Alphonse, celui de l'anthropométrie —, bramaient partout qu'on allait au désastre si le prolétaire — comme le veut l'étymologie même du mot — ne besognait pas à c... rabattues, ainsi qu'on dit dans Rabelais, pour assurer les prochaines levées de chair à canon ! La guerre qui venait supposait, en effet, de grandes consommations de celle-ci, et il était urgent d'y pourvoir.

Mais voilà, l'arsenal du législateur était plus dépourvu qu'il ne le fut dans la suite, après les monstrueuses lois de 1920, et il fallait poursuivre alors sous couleur d'« outrage aux bonnes mœurs », délit prévu par une loi du 2 août 1882, modifiée par une loi du 16 mars

planning familial

LA LIMITATION DES NAISSANCES

1898 et une autre du 7 avril 1908.

Plusieurs fois donc Humbert se trouva poursuivi et l'hôte de la Santé pour avoir contrevenu aux austères dispositions en question.

Son cas fit même jurisprudence si l'on ose dire et c'est dans un peu affriolant recueil de la « Gazette du Palais », acquis un jour au marché aux puces, que nous trouvâmes, à la date du 25 mars 1911, un arrêté de la Cour de Cassation, dont nous donnons, pour l'anecdote le court extrait suivant. (On y verra que, paradoxalement, par certains côtés, la V^e République, qui permet beaucoup plus qu'il ne fut jamais permis, est singulièrement moins antilibérale que la III^e, sinon de la volonté de ses dirigeants, en tout cas par le simple poids de l'évolution des mœurs) :

« ... Attendu que l'annonce de substances, médicaments ou remèdes destinés, soit à procurer l'avortement d'une femme enceinte, soit à mettre obstacle à la fécondation ne peut, par elle-même et indépendamment de toute expression ou description obscène ou contraire aux bonnes mœurs, constituer le délit prévu et puni par la loi de 1898.

» ... Attendu, toutefois, qu'il en est différemment lorsque comme dans l'espèce, cette annonce est accompagnée de descriptions obscènes ou contraires aux bonnes mœurs, qu'il en est ainsi notamment dans le numéro du journal « Génération consciente » du 1^{er} janvier 1909, contenant un entrefilet intitulé « Petit courrier médical », que cet entrefilet contient une description obscène ou contraire aux bonnes mœurs rentrant dans les prévisions de la loi de

1898, et que c'est par suite, à bon droit que l'arrêt attaqué a fait à Humbert l'application des dispositions de ladite loi... »

Si ce texte avait survécu — mais il peut être lettre morte sans qu'on puisse parler d'abrogation, comme il arrive si souvent en France —, tous les membres du « Planning familial », qui ont à exposer quotidiennement, dessins et coupes anatomiques à la main, la façon la plus appropriée de poser diaphragmes ou stérilets pouraient se trouver demain poursuivis pour outrages aux bonnes mœurs !

Ne fermons pas ce chapitre sur la répression d'avant 1914, sans évoquer la figure de Liard-Courtois, un autre ancien des Iles du Salut où la « Terreur grise » des années 94-95 l'avait expédié pour des motifs anciens, une simple substitution

d'état civil, et qui de retour du bague, s'était voué particulièrement à la propagande néo-malthusienne, jusqu'à comparaître souvent en correctionnelle, aux côtés d'Humbert ou indépendamment.

Au-delà du néo-malthusianisme, Eugène Humbert fut encore un antimilitariste conséquent, de l'espèce assez rare, qui ne faillit point en 1914. Il devait d'ailleurs payer son insoumission de guerre d'une peine de 5 ans de prison prononcée en 1920, la présence à la barre de son avocat André Berthon, qui venait d'être apostrophé par Poincaré de l'épithète « abominable gremlin » (à cause de l'allusion que Berthon avait osé faire au chantage exercé par l'« Action française » sur l'« honnête Poincaré », en raison d'affaires privées) ayant plutôt fait pour aggraver les choses !

Disons-nous encore la suite, plus près de nous : la tentative de faire revivre l'ancien mouvement néo-malthusien au travers de la « Grande Réforme », que Jeanne Humbert tenta de maintenir quelque temps après 1945, et faut-il parler de sa fin tragique lors du bombardement de la prison d'Amiens en 1944, où à plus de 70 ans il se trouvait détenu, pour avoir cédé encore à son péché inguérissable de propagandiste-né ! Il le faudrait ; mais le mieux était d'éclairer aujourd'hui le passé le plus lointain. Pour l'avant-hier, nous trouverons bien quelque occasion, pour célébrer une fois de plus notre vaillant et vieux camarade Eugène Humbert, cet actif précurseur de la limitation des naissances.

Alexandre CROIX

La bombe ? Non, le poison

Il existe en stock un peu partout on ne sait combien de bombes H. De quoi détruire la surface de la terre. C'est effrayant et relativement rassurant. Tout le monde a peur de ces engins, y compris les politiciens qui naguère encore envisageaient de les utiliser sous la forme des minibus de combat. Il y a le risque de la réplique sous un plus gros volume. Il y a aussi le fait qu'à présent des pays de puissance secondaire peuvent se doter de quelques bombes, la formule étant devenue le secret de polichinelle. A ce point, le bon sens voudrait que l'on s'entende pour rendre ces explosifs inexplosibles. Malheureusement, le sens commun veut que l'on tienne compte de la malhonnêteté fondamentale de tous les gouvernements. Chacun d'eux étant bien placé pour le savoir, chacun d'eux pense en conséquence qu'il ne pourra pas détecter le terrier où celui d'en face aura, comme lui-même, planqué quelques échantillons.

On s'en tient donc au principe de la limitation. Evidemment il est plus facile de repérer les fabricants que les stockeurs. Si on obtenait cette limitation ce serait autant de gagné. Les petit Etats, une fois nucléarisés, sont parfaitement capables, en de certaines conjonctures, de regimber contre tel ou tel grand et, pour peu que leurs dirigeants soient colonels et à moitié déséquilibrés, ce peut être dangereux. Or on sait que pour assumer à la fois le risque et l'infamie de mettre un peuple en état de servitude il faut avoir un lobe cérébral hypertrophié.

Les grands sont moins à redouter. Ils savent qu'il n'y a pas d'abris conditionnés en nombre suffisant pour s'y réfugier avec toute sa parentèle. Ils savent aussi que les destructions seraient telles qu'ils sortiraient de leur abris plus pauvres que Job et, de plus, livrés à une mortelle radio-activité. L'ennui pour le commun des mortels c'est que ces potentats ne

sont plus maîtres de leur machinerie. Leur situation est celle d'un coureur qui a lâché les pédales en haut d'une côte et dont les freins sont dégingués.

Dans cette situation inquiétante, que croyez-vous qu'ont fait les conseillers militaires dont le sens politique est, comme on sait, toujours éveillé ? Ils se sont bien gardés de prendre l'avis d'un Bertrand Russell tout grand savant qu'il fût. Ils ont imaginé — car il arrive que des militaires aient de l'imagination, fût-ce à contresens — ils ont imaginé donc de découvrir des procédés d'action qui fussent à la fois faciles à maquiller et d'efficacité sélective. On commence à en parler très discrètement. La presse n'est pas payée pour faire ce travail, la radio se doit de ne pas affoler l'opinion aux heures de grande écoute et le « top secret » couvre les laboratoires.

On a fait mieux. On a ouvert une campagne contre la pollution, ce qui est on ne peut plus louable surtout si l'on en vient à sanctionner la pollution organisée des produits alimentaires, ce qui n'est pas assuré. Ce qui est sûr, en revanche, c'est que l'on pourra toujours attribuer de graves accidents à un déversement de quelconques déchets chimiques alors qu'il s'agira bel et bien d'une fuite intempesitive de produits guerriers d'ordre bactériologique.

Tenez-vous bien. Il ne s'agit pas là d'une supposition. Il y a plus de deux ans, en août 1967, « La Tribune des Nations » signalait qu'en Allemagne des chercheurs avaient été victimes d'un mal mystérieux dont huit étaient morts. Ce journal, qui est fort indiscret, posait alors cette question : « Ce fait n'aurait-il pas un lien de causalité avec les recherches chimiques et bactériologiques de guerre ? » Les autorités de Bonn ont laissé

cette question sans réponse ce qui, à notre avis, est un aveu. S'il n'y eut pas de démenti c'est qu'un démenti trop direct aurait produit des réactions. On peut, pour des raisons d'opportunité, d'engagement pris, se conformer à un silence. Il est des consciences qui ne se croient pas tenues de se taire à l'égard d'un mensonge flagrant.

En marge de ce propos, une remarque s'impose en passant. Il est entendu que l'Allemagne n'a pas le droit de fabriquer une bombe. Mais elle a le droit d'avoir des laboratoires supérieurement équipés où, à partir des travaux sur l'énergie nucléaire industrielle, donc dite pacifique, on dispose de tous les éléments qui permettent de réaliser une bombe H en un temps record. On peut aussi faire de paisibles recherches biologiques dont les conséquences sont, comme on l'a vu, de trucidier les chercheurs et, à l'occasion, les civils. On en fit l'expérience lorsque les eaux du Rhin furent empoisonnées par des produits toxiques échappés de containers provenant de l'usine allemande Bayer. On parla fort peu de ceci que j'emprunte encore à « La Tribune des Nations ». En juillet de l'année dernière — ce n'est pas vieux et c'est déjà oublié si tant est que ce fût su à la base américaine d'Okinawa « vingt-quatre soldats américains furent intoxiqués pour avoir subi, en manipulant des obus à charge chimique, les effets d'un gaz neuro-paralysant ».

On a bien lu : à Okinawa, c'est-à-dire du côté du Vietnam, on manie des obus neuro-paralysants. On sait que l'on y stocke aussi des obus défoliants d'un usage discret que celui du napalm. Cette discrétion n'empêche pas que la faune des forêts péricite ou émigre, que les poissons sont contaminés et avec eux les populations qui les consomment.

Il faut rendre justice aux U.S.A. Ils ne sont pas égoïstes et c'est un sénateur américain qui a fait connaître la livraison à l'Allemagne fédérale de quarante tonnes de gaz paralysants. Ils ne nous sont pas destinés puisqu'on a fait amis-amis. On se protège seulement contre un geste de mauvaise humeur des frères de l'Est. C'est le long de leur frontière que ces bouteilles de gaz seraient entreposées dans des caves *ad hoc*. Il ne s'agit peut-être que d'un moyen de soutenir la conversation qui s'instaure entre les deux Allemagnes. A notre goût, il aurait été préférable de mettre dans ces caves des bouteilles de bière afin de trinquer. Toutefois, nous reconnaissons que nous n'avons pas une grande aptitude à traiter des affaires de gouvernement. Les généraux nazis demeurés en activité sont mieux qualifiés.

Les Américains ont sans doute une autre raison de se montrer compréhensifs, comme on dit, à l'égard de Bonn. C'est qu'aussi bien outillés qu'ils soient, ils ne disposent pas d'une pléthore de matière grise et qu'ils apprécieraient fort celle que fournit l'Europe. Ils n'ignorent pas que le succès de leur vol lunaire doit beaucoup à un certain Von Braun, inventeur des V 2, ce qu'on lui a pardonné.

On ne s'étonne pas que les matières premières passent aisément d'Amérique en Allemagne où les groupes de la chimie Farben, Bayer et consorts en font un bon usage en vue de la mise au point d'une arme idéale, une arme « propre » que l'on est en voie de réaliser. Il s'agit de « l'arme silencieuse », une arme hypocrite comme il convient pour garder bonne conscience. Elle pourrait être administrée, eh ! oui, administrée comme un médicament par des équipes spécialisées agissant sur une population détermi-

née. Cette population crèverait, bien sûr, mais son mal ne serait pas contagieux et surtout, oh ! surtout, les plantes ne seraient pas touchées, les immeubles ne seraient pas détruits, les usines ne seraient pas détruites. Les vainqueurs n'auraient qu'à s'installer. En un mot, un procédé de guerre idéal où ceux-là qui la fomenteraient et la conduiraient auraient tout à gagner et ne risqueraient plus rien. Pas bien longtemps car la chimie est aussi florissante en Russie et en Chine qu'en Allemagne, en France et en Amérique.

Dans ses conférences de presse, M. Pompidou ne nous a pas dit s'il s'était entretenu de ce problème des armes bactériologiques avec M. Nixon dont il nous a confié qu'il l'a trouvé aussi soucieux que lui de la réalité. Ils ont dû parler d'autre chose puisque l'arme silencieuse n'est pas encore tout à fait une réalité. D'ailleurs, M. Pompidou, qui eût à se plaindre de l'incorrection de certains Américains, se devait d'être particulièrement courtois à l'égard de son hôte et il sait que l'on ne doit pas parler de mort dans la maison d'un pendu. On gaze au Vietnam, si l'on ose ainsi dire.

Ce dont on devrait bien parler, c'est de ce que « Liberté » ne cesse de répéter, à savoir qu'il n'y a pas de désarmement si ce n'est pas un désarmement total. Il y a toujours des gens pour inventer de nouveaux trucs et trouver des prétextes pour s'en servir. A force de raccourcir les distances et d'entre-mêler les intérêts nationaux on finira peut-être par comprendre les militants libertaires pour qui la paix armée est et a toujours été un mythe. Aujourd'hui, cela devient une sottise puisqu'il est acquis que dans une guerre moderne tout le monde est perdant. Il en irait de même d'une guerre bactériologique. Il est temps que l'opinion soit informée et qu'elle réagisse.

Ch.-Aug. BONTEMPS

Les livres

"Jacob" "Le tambour du Bief"

LES éditions Tchou viennent de sortir un « Jacob », de Bernard Thomas (374 pages, 25 francs).

Il fallait un Bernard Thomas pour se coltiner pareille besogne et un Tchou pour avoir le cran de l'éditer. Ils peuvent être en tout cas satisfaits de leur travail, et nous engageons vivement nos amis à faire un sort à ce livre en se hâtant de le lire et de le recommander à tout le monde, même à ceux qui peuvent y paraître allergiques.

Un hommage de poids est donc rendu à ce phénomène extraordinaire que fut Alexandre Jacob, gentleman cambrioleur qui défraya curieusement la chronique de la « Belle Epoque » et qui n'eut pas trop de sept pseudonymes pour déjouer le flair des argousins lancés à sa poursuite.

Le journaliste Maurice Leblanc, qui suivit de près l'aventure, donna quelques traits de Jacob à son « Arsène Lupin ». Ce qui lui valut, sans doute une bonne part de son succès.

Mais voyons donc ce Jacob que Thomas nous présente dès la première page. Il a vingt-six ans et se trouve à la barre des Assises d'Amiens, aux prises avec un certain président Wehekind, un de ces beaux fruits dont la bourgeoisie cultive encore aujourd'hui de remarquables échantillons. Jacob, rivié à son siège d'accusé, le chapeau melon vissé sur le crâne, examine l'autre d'un air goguenard et attend qu'il lui dise : « Levez-vous ! — Vous êtes bien assis, vous, répond Jacob. — Et puis, enlevez votre chapeau ! — Vous êtes bien couvert !... » Il faudra que le gendarme lui enlève son couvre-chef et le force à se tenir debout.

Ainsi l'opinion publique française fait-elle la connaissance d'un « bandit » de haute classe qui, en sept ans, a accompli les cambriolages les plus extraordinaires, éventré des coffres-forts réputés inviolables, affolé une police constamment sur les dents.

En plus de trois cents pages qui se liront comme un roman, Bernard Thomas nous contera par le menu toutes les opérations délicieuses auxquelles se livrèrent Jacob et son équipe, laquelle s'intitulera : « Les travailleurs de la nuit. » Mais était-il possible de ne voir là que des actes purement crapuleux destinés à enrichir quelques forbans ? Que non pas, car depuis son adolescence Jacob s'est déclaré anarchiste et il dira que son activité s'est uniquement déployée pour la « Cause » et en faveur des pauvres.

Son premier coup d'éclat a été tout à fait bénin : à l'occasion d'élections à La Ciotat, il déposa dans l'urne un produit incendiaire, ce qui entraîna l'annulation du scrutin. Beaucoup en rirent dans le pays. Comme il avait jusque-là, au nom de l'anarchie, perturbé nombre de réunions électorales, les inspecteurs de police s'acharnèrent à le harceler, chaque quinzaine, de perquisitions domiciliaires. Les gens du quartier, qui fréquentaient la petite épicerie de Marie, sa mère, l'abandonnèrent peu à peu et d'aucuns même ne saluaient plus ses parents. Marie

comprit alors à quel point la violence des propos d'Alexandre pouvait être justifiée en présence de la lâcheté humaine. A l'avenir elle le soutiendrait dans toutes ses épreuves.

De la part des flics, les vexations vont se multiplier, jusqu'au jour où l'un d'eux s'emparera de la bague de fiançailles de Marie en prétextant qu'elle devait l'avoir volée. C'est alors qu'Alexandre dit : « Très bien, on va s'amuser ! ».

Le feu vert était donné au départ de Jacob vers des exploits qui rappelleraient ceux des malandrins les plus pittoresques, avec cette différence toutefois que la main du « bandit », si elle était armée, n'exécutait point les victimes. Jacob, s'il multiplia les cambriolages avec ou sans effraction, n'eut aucune mort à son passif. (La seule exécution dont il se rendit coupable fut celle d'un « maton » qui, à l'île du Diable, avait craché dans sa soupe...)

Cent cinquante « crimes », disaient les gazettes, le conduisirent à vingt-six ans sur le banc des Assises et lui valurent le bagne à perpétuité. On l'expédia en Guyane, à St-Laurent-du-Maroni, puis à l'île du Diable. Il y connut les conditions les plus effroyables et tenta dix-neuf évasions. Moins heureux que le distingué Papillon, il n'enregistra que des échecs. Passant par des alternatives de total épuisement et d'inconcevables résurrections, mais doué d'une énergie farouche, Jacob réussit à se maintenir en vie jusqu'au jour de décembre 1928 où il fut libéré. Il faut dire qu'une vaste campagne avait été lancée dès 1923 en faveur de la suppression du bagne, campagne à laquelle participèrent la « Ligue des Droits de l'homme », le journaliste Albert Londres, le député de droite Louis Marin, puis Edouard Herriot lui-même, président du Conseil en 1925, et Pierre Laval qui fit de cette question son « cheval de bataille ». Plusieurs journaux dont « le Peuple », organe de la C.G.T. et « le Quotidien », vaguement socialiste, soutinrent avec persévérance cette propagande et mirent en circulation des pétitions demandant la grâce de Jacob. Un résultat est obtenu le 8 juillet 1925 où Jacob voit sa peine commuée en cinq ans de réclusion à purger en France. Puis, le 19 juin 1926, le président de la République ramène cette réclusion à deux ans.

Jacob a quarante-neuf ans lorsqu'il recouvre la liberté. En quel état d'esprit va-t-il reprendre contact avec les mainteneurs de « la Cause » qui, en dépit de tout, reste sa préoccupation dominante ? Il rencontre Sébastien Faure et Louis Lecoin au « Libertaire » et se félicite de l'action qu'ils ont menée en faveur de Durruti, Ascaso et Jover, puis de Sacco et Vanzetti. Il juge avec sévérité la tournure qu'ont prise les événements russes sous la dictature bolchevique. Il se demande si « les hommes ne sont pas devenus fous pour croire aux vertus de l'embrigadement, pour s'imaginer que la conquête de la liberté doit passer par la suppression des libertés acquises ».

Mais il va lui falloir se recycler comme on dit aujourd'hui.

Compte rendu par Robert PROIX

Cependant, un dernier exploit lui reste à accomplir. En prison, à Fresnes, il a lu dans « Veillée des Chaumières » qu'une vieille maison des bords de la Loire possède un heurtor en or à sa porte d'entrée. Il s'y rend et, à l'aide d'une pierre de touche, constate en effet qu'il s'agit bien du précieux métal. Il prend un croquis de l'objet et en fait faire une copie aussi fidèle que possible, en laiton vraisemblablement. Et il remplace le heurtor avec une dextérité dont il se félicite. A cinquante ans « l'œil, la main, le sang-froid sont toujours aussi vifs ». Ce dernier geste est symbolique. Il ne volera plus jamais.

Et il va partir sur les routes, comme tant de nos camarades l'ont fait depuis, en qualité de marchand forain. Il vendra de la bonneterie, mais ne s'enrichira pas. En juillet 1936, il disparaîtra. Il est allé voir des amis, dit-on. En réalité, il est en Espagne où il espère un triomphe de la révolution libertaire. Mais on sait ce qu'il en advint. Il connut en tout cas là-bas des aventures et mésaventures que Thomas nous conte en détail.

Revenu dans son village de l'Indre au bout de six mois, il se marie et reprend son négoce qu'il exercera sans histoire jusqu'à la déclaration de guerre. Sa position, dès ce moment, sera très simple : ni comme ceci, ni comme cela car il sait que le nouvel Etat qui s'installera après la guerre, « capitaliste ou autoritaire, sera porteur des mêmes virus, des mêmes germes ». Cependant, la porte de Jacob restera ouverte à ceux qui auront besoin d'un refuge, de quelque côté qu'ils viennent, pour échapper aux rigueurs des forces policières.

Pas question de faire du marché noir, bien entendu, mais il sera appauvri puisque la dévaluation lui fera vendre ses stocks

moins cher qu'il ne les a achetés. Il n'en récoltera pas moins un mois de prison ferme pour « détention illégale de marchandise », une facture de 35 m. de fibrane étant introuvable.

Cœur et cerveau intacts, sa carcasse, longtemps exposée à tant d'épreuves lui donnera désormais bien des soucis. Il y mettra fin lui-même en s'injectant, le 28 août 1954, une dose mortelle de morphine. Un tel départ était bien digne de ce grand bonhomme que fut Jacob.

ROBERT LAFFONT met en circulation un nouveau roman de Bernard Clavel intitulé : « Le tambour du Bief » : prix, 18 F.

C'est toujours avec émotion que nous ouvrons un livre de Bernard Clavel, car ses préoccupations sont les nôtres et les gens dont il s'attache à dépeindre la vie et les aventures nous touchent généralement de près. Evidemment si, par inadvertance, les Marie-Chantal du XVI^e arrondissement feuilletaient certains de ses écrits, elles se demanderaient quel intérêt on peut bien trouver à raconter la vie de ces paysans illettrés, de ces ouvriers si « vulgaires », généralement grands buveurs de gros rouge et n'ayant « aucune conversation »... D'autre part, certains esthètes parmi lesquels nous remarquerons particulièrement un nommé Alain Bosquet s'empresseront de dire que Bernard Clavel est un écrivain aux médiocres horizons et que l'on ne comprendra jamais pourquoi les Goncourt ont cru devoir le distinguer, alors que nous disposons d'une faune de manieurs de rhétorique et de figneurs d'hyperboles autrement qualifiés. Voire...

Tout justement, ce « tambour du Bief » commence par un petit morceau qui nous paraît démentir les ordinaires vacheries du Bosquet, petit morceau que voici : « Les premières joutes de l'été venaient de s'achever. Il faisait lourd. En plongeant derrière la ville, le soleil n'avait pas emporté la chaleur. Elle demeurait partout. Elle était sur la terre du chemin, sur

l'herbe roussie des talus et de la prairie où les bêtes à l'embouche recherchaient l'ombre des saules. Elle était sur l'eau du canal Charles-Quint où quelques remous tourmentaient la clarté tranquille du ciel nu. » N'y a-t-il pas là tout l'art littéraire ?

Tel est donc l'alinéa qui ouvre l'histoire d'Antoine, infirmier et tambour expert, de Manu le braconnier qui a rossé le guet et de qui la belle-mère se meurt d'un cancer, de l'oncle Léopold qui, en dépit de son grand âge, bat encore joliment le tambour dont il a transmis les secrets à son neveu.

Nous allons suivre pas à pas l'infirmier Antoine dans l'exercice de son pénible métier, et nous verrons comment il sera conduit, par une impérieuse fatalité, à hâter le décès de la maman Kermeur, belle-mère d'Emmanuel le braconnier. L'acheminement vers le drame nous est décrit avec une maîtrise comparable à celle des romanciers les plus chevronnés.

A travers les obligations terre-à-terre, les contraintes plus ou moins sordides qui sont le lot des héros de ce livre et que compensent de temps à autre les modestes jouissances populaires où défile la « clique », où l'on joute sur le canal et qu'un feu d'artifice vient couronner, une humanité aux riches mais secrètes vertus nous tient en haleine et nous inspire à son endroit les plus profonds égards. On la sait animée de nobles sentiments. S'il lui est difficile de les exprimer par des mots, les attitudes et les regards y pourvoient amplement. Et lorsque Antoine recourra à l'euthanasie, nous saurons avec force que seules les exigences de la solidarité la plus désintéressée auront guidé sa main.

A son œuvre déjà nombreuse, Bernard Clavel vient donc d'ajouter un fleuron digne des précédents. Si en matière d'écriture, la curiosité populaire n'était pas dirigée vers les « best-sellers » à la façon Papillon, nous serions assurés d'une vaste audience pour « Le tambour du Bief ». Mais sans doute Bernard Clavel n'a-t-il pas de telles ambitions...

Laurent Tailhade toujours vivant

BEHOMMAGE rendu à Laurent Tailhade que l'ouvrage qui paraît dans la collection « Liberté » (Robert Laffont) et qui réunit les plus virulents articles qu'il ait publiés durant l'Affaire Dreyfus.

A titre d'exemple, voici la conclusion d'un article qu'il intitulait tout simplement : « Patriotes », et qui pourrait fort bien être publié aujourd'hui dans une page d'actualité. — Bernard CLAVEL.

"PATRIOTES"

« A présent, le patriotisme se décompose en deux éléments bien distincts : c'est d'abord le besoin de crier après boire, et d'acclamer les oripeaux guerriers, d'autant qu'ils harnachent de plus infâmes

poitrines. C'est le côté « Marseillaise », chand-de-vin et vive l'armée qui miriltonne dans les feuilles tricolores, dans les discours des commis voyageurs.

« Vient ensuite l'intérêt qu'ont tous les détenteurs de la fortune publique à maintenir devant leur caisse une rangée formidable de sabres. Nul dérivatif plus utile aux escrocs, depuis le financier jusqu'au prêtre, que la saignée périodique, sur un point quelconque du territoire. Quand le Français a contenté ses besoins de singe carnivore, en massacrant un nombre respectable de gens, sous le prétexte qu'ils se nomment Wilhelm ou Francisco, tandis que lui s'appelle Guillaume ou François, il réintègre ses foyers, respectueux de toute discipline, très humble

devant le curé, le sous-préfet, le gendarme et le percepteur. Il est mûr pour l'antisémitisme, bon à fêter Jeanne d'Arc, sitôt qu'il plaira au clergé d'empocher les bénéfices de cet ouvrage. Il est capable d'exercer correctement ses droits civiques, de trouver encore de l'esprit à Rochefort et de l'honneur à son beau-frère. Le patriotisme, fiction cadastrale et mélodramatique, suffit à lui donner l'illusion de sa virilité sociale. C'est la plus haute expression du panbéotisme contemporain. — L. TAILHADE.

Directeur de la publication :
Louis LECOIN

Imp. « E.P. », 232, rue de Charenton,
Paris-12^e

LE REGNE DE SION

DEVANT ce fait accompli : l'existence de l'Etat d'Israël, il est tentant pour ceux qui soutiennent cet Etat, qui le justifient et qui le défendent, de dire qu'« antisémite » est synonyme d'« antisémite ». C'est d'autant plus tentant que parfois c'est vrai. Tous les antisémites, avoués ou non, sont forcément antisionistes. Mais la réciproque n'est pas obligatoire, et ceux qui nous lisent savent bien que notre critique du sionisme et surtout du principe dont il est issu ne se charge d'aucun sentiment, d'aucun préjugé antisémite.

Partisans d'une société égalitaire, coopérative et fédéraliste, qui a ses doctrines et ses militants, et qui devrait être l'idéal des mouvements révolutionnaires ou réformateurs auxquels se vouent ceux que préoccupent les questions sociales, nous ne pouvons adhérer à la formule de l'Etat telle qu'elle est imposée actuellement aux hommes, fondée sur la souveraineté nationale et sur le caractère sacro-saint de la patrie. Ayant adopté cette position à l'égard de l'Etat français, nous nous déjurerions gravement si nous l'abdiquions en faveur d'un Etat étranger.

On nous objectera que, de notre part, ce n'est qu'une attitude morale, parfaitement irréaliste. C'est ce qu'a répondu M. Abba Eban, ministre des Affaires étrangères d'Israël, à l'un de ses interlocuteurs, le 9 mars dernier, sur l'antenne d'Europe n° 1. Il a admis qu'on pouvait certes, dans l'abstrait, établir une distinction entre « antisémite » et « antisémite », mais il a précisé que, dans la réalité, les deux notions revenaient au même, puisque sur le terrain, c'est-à-dire en Israël, toute différence entre elles cessait de signifier quoi que ce soit.

Le raisonnement est clair et paraît infaillible : l'installation des Juifs en Palestine est un fait historique sur lequel on ne peut pas plus revenir que sur l'établissement des Blancs en Amérique ou des Turcs à Constantinople ; il faut donc prendre son parti de ce qu'une patrie juive ait été fondée au Proche-Orient ; or cette patrie est menacée de tous côtés par des multitudes (arabes et musulmanes) qui rêvent de l'anéantir ; les Juifs du monde entier se sentent solidaires de l'Etat sioniste assiégé, qui, pour se donner de l'air et prévenir l'assaut imminent, a dû refouler l'ennemi et occuper une partie de ses terres. Qui n'embrasse pas la cause d'Israël se prononce donc contre le monde juif, sinon explicitement, du moins *de facto*.

Nous voilà pris au piège, il faut en convenir. Mais quel piège, et qui l'a construit ? En fait, nous avons toujours dénoncé la nocivité de l'idée de patrie, nous n'avons jamais cessé de montrer qu'elle était un leurre meurtrier, un mythe sanglant ; nous avons mis en garde contre le mal qui nous vient d'elle ceux qui risquent le plus d'en être les victimes. Alors, pour nous prouver par l'exemple que nous avons tort, on ne trouve rien de plus subtil que de créer des patries nouvelles, qui, naturellement, viennent au monde chargées des mêmes tares et des mêmes vices que les anciennes. Et l'on s'étonne que nous nous écartions du piège au lieu de nous y laisser attraper.

Soyons sérieux. Nous avons abjuré une fois pour toutes l'idole Patrie. Nous l'avons fait en considération de la patrie qu'on nous fit adorer dès l'école et à laquelle, nous disait-on, nous devions tout sacrifier. Cette abjuration, nous l'avons maintenue et nous la maintenons, et notre patrie, ce qu'on nous désigne ainsi, ne doit pas s'attendre à un retournement de notre part. Nous n'attachons à notre nationalité qu'un intérêt de convention administrative, et ne sommes pas plus liés à notre patrie de hasard qu'à notre département d'origine. Espère-t-on que la prolifération des patries, dont l'enregistrement à l'O.N.U. dépasse à présent la centaine, va nous faire revenir sur notre abjuration ?

Celle-ci a été beaucoup trop réfléchie, beaucoup trop motivée,

pour que nous révisions notre attitude sous prétexte qu'il est né, de par le monde, une kyrielle d'autres idoles-patries, une foule d'autres Etats. De la Zambie au Malawi, du Botswana à l'île Maurice, des Maldives à la Guyane, il est né, cette dernière décennie, deux ou trois patries toutes neuves chaque année, sinon chaque trimestre. Toutes, heureusement, ne posent pas autant de problèmes que la nation israélienne. Mais ce que nous entendons souligner, c'est qu'il ne suffit pas de créer des patries en veux-tu en voilà pour nous faire changer d'avis quant à leur nocivité et quant à l'inopportunité de les multiplier alors que l'heure est venue de les détruire, non certes par le fer et par le feu, mais par leur fusion fédérative dans le cadre concret d'une régionalisation universelle ; ce qui ne semble irréaliste qu'à ceux qui ne veulent rien faire pour le réaliser. Oui, l'heure est passée de l'idolâtrie, l'heure a sonné de la désacralisation, pour des patries contraintes de s'ouvrir à l'internationalisme.

Israël ne constitue pas le premier piège patriotique qui nous soit tendu. En 1939, on essaya de nous enfermer dans le dilemme : anti-hitlérien donc soldat, ou pacifiste donc pro-nazi. Ce que certains exprimaient par ce sophisme : « Toute l'Allemagne est hitlérienne, donc l'anti-nazisme est germanophobe ou n'est pas. » D'autres disent aujourd'hui : « Tous les Juifs sont sionistes, donc tout antisémite est antisémite. » Si bien que des choses aussi opposées, aussi incompatibles, que le nazisme et le sionisme inspirent de faux raisonnements tout pareils. Ces contradictions verbales ne se résolvent pas par la dialectique ; elles conduisent simplement les uns à transiger, les autres non ; mais, fermé ou compromis, on en revient à la nécessité de mettre fin à certaines situations-pièges où le concept ancien de la patrie nous capture chaque fois pour notre plus grand malheur. La fondation d'Israël fut un de ces traquenards-là. Car c'en est un que de créer délibérément de l'insoluble et d'être, au nom du réalisme, forcé de le maintenir par les armes.

Les sionistes ont mis sur pied un Etat qui, à divers égards, est une réussite incontestable ; ils l'ont peuplé avec des immigrants juifs de toutes les parties du monde au lendemain d'une effroyable persécution. La sympathie, la pitié, l'indignation, l'horreur, tous les sentiments qu'éprouvaient ceux que l'abominable entreprise nazie d'extermination avait justement révoltés, faisaient escorte à cette initiative d'établissement d'un foyer juif où les survivants et leurs coreligionnaires pourraient enfin s'abriter. Quiconque faisait des réserves semblait vite suspect d'antisémitisme ; sinon d'un antisémitisme hitlérien pourvoyeur de fours crématoires, du moins du bon vieil antisémite à la Drumont.

C'est pourquoi, en bien des occasions, les anti-étatistes ont, les tout premiers, mis une sourdine aux critiques que leur inspirait l'étatisme israélien, comme s'il s'était agi d'un Etat « pas comme les autres ». La nouveauté de l'expérience avait des côtés séduisants, et un côté émouvant dès qu'on repensait au drame affreux vécu par les Juifs si peu d'années plus tôt. Le piège où risquaient de tomber ceux-là mêmes qui contestaient le bien-fondé de la tentative avait ainsi commencé à fonctionner.

Il s'était refermé, hélas ! sur les Juifs eux-mêmes, beaucoup plus que sur les observateurs impartiaux ou bienveillants qui considéraient de loin le déroulement de l'expérience. Ce sont les Juifs qui ont été pris au piège de Sion.

Depuis la Diaspora jusqu'à la création de l'Etat sioniste, les Juifs ont vécu dispersés dans tous les pays ; quand ceux-ci se faisaient la guerre, ils se battaient les uns contre les autres, Juifs allemands contre Juifs français, Juifs russes contre Juifs turcs, etc. Mais, à s'en tenir à la notion confession-

nelle, on peut en dire autant des catholiques et des protestants ; eux aussi, tout comme les israélites, se battaient entre eux, de pays à pays, de part et d'autre des lignes. La cause n'en est pas la dispersion des Juifs, non plus que celle des protestants ou des catholiques, répartis des deux côtés de la frontière ; la cause en est le concept même de patrie qui, allié aux déterminants économiques, conduit au culte national et au sacrifice guerrier.

Livrés aux patriotismes qui les écartelaient, les Juifs ont imaginé de s'en donner un qui les rassemblerait. Ainsi, pensaient-ils, se dissoudrait une douloureuse équivoque, et leur particularisme, nationalisé, ne susciterait plus de préventions. De là ce coup d'audace qui les conduisit à récupérer une très ancienne patrie que de pieux livres leur attribuaient. Voilà donc Israël rétabli, l'Etat sioniste installé. Quelques millions de Juifs abandonnent les pays de la Diaspora et vont s'enraciner dans Canaan reconquis. Les autres, ceux qui n'ont pas répondu à l'appel du nouveau foyer, lui témoignent néanmoins, pour la plupart, une certaine tendresse. Il est inévitable qu'une attirance, une sympathie, une fidélité, les lie de loin à cet Israël qui donne asile à leur famille ethnique et fait revivre leur tradition.

De là à ce qu'on les traite d'étrangers dans les pays où ils ont préféré demeurer, il n'y a pas très loin. « La double allégeance n'est pas possible ! », les avertit un homme politique éminent. Et dans plusieurs villes françaises, Orléans, Amiens, des phénomènes antisémitiques surgissent, qu'on n'eût pas cru possibles là. L'antisémitisme apparaît en des lieux inattendus quand la fondation même d'un gouvernement juif officiel aurait dû, pensait-on, en sonner le glas. En fait, la double allégeance, si elle existait (ce dont les intéressés se défendent), ne serait pas plus extraordinaire que la double nationalité, qui existe. Après tout, les communistes français, au patriotisme desquels une seule patrie ne saurait suffire, n'ont-ils pas deux patries, puisque l'Union soviétique est celle du prolétariat, dont ils se considèrent comme l'aile marchante et l'élite éclairée ? Les catholiques du monde entier ne se regarderaient-ils pas un peu comme des citoyens des Etats du pape si le pape avait encore des Etats ? Malgré ces bonnes raisons, il est à craindre que les sentiments que les Juifs de la Diaspora manifestent à l'endroit d'Israël ne les isolent un peu plus au milieu des masses où l'ignorance prédomine et où la bêtise a le verbe haut.

C'est là un des effets du piège... Effet véniel, comparé à celui qui ressort de la situation même de Sion.

Il se peut qu'Israël survive, et c'est à souhaiter si l'on songe aux calamités qui résulteraient de sa chute. C'est à souhaiter, puisque ce guépier a été organisé, ce piège mis en place, et qu'on ne saurait plus sans désastre revenir en arrière. Et pourtant, même le succès de l'entreprise n'en justifiera pas le bien-fondé initial car les risques qu'elle court sont de ceux que peut être amenée à partager demain l'humanité entière, qu'on devrait se garder d'exposer à de tels périls.

Des Juifs ont fui l'univers concentrationnaire pour se réfugier dans un monde obsidional. Sur un territoire transformé en camp retranché, ils ont édifié un Etat dont son environnement hostile a fait un Etat militaire. Est-ce là une situation aisément supportable ? Certes, un Etat militaire peut subsister longtemps. Sparte chez les îlots, le royaume de Jérusalem au temps des croisades, le corps expéditionnaire marocain qui fit sombrer l'empire songhai, ont connu une telle aventure. Certains colonialismes ne furent, surtout à leur début, que des hégémonies militaires infligées à des populations contraintes de se soumettre. Il est certain, d'ailleurs, que les

Juifs, en créant l'Etat d'Israël, n'envisageaient point de renouveler la sanglante conquête par Josué de la Terre promise. Ils n'ont « pas voulu cela », c'est la vérité. Mais le piège leur a été tendu par le rigoureux et prévisible enchaînement des faits ; dès lors qu'ils fondaient une patrie, la suite était inéluctable.

Etat militaire, armée forte, conscription pour les deux sexes, entraînement intensif, héroïsme martial, fierté patriotique ; potentiel de défense, de riposte et d'attaque au moins égal, et si possible supérieur, à celui de tous les adversaires éventuels réunis ; code de guerre punissant la désertion, le sabotage, l'intelligence avec l'ennemi ; dynamitage des maisons ayant pu abriter des suspects, ou leur appartenant (près de six cents demeures ont été ainsi détruites depuis la guerre dite de six jours qui dure encore trois ans après) ; représailles quotidiennes répondant à des raids journaliers qui prétendaient eux-mêmes répliquer à des représailles qui déjà... etc., etc. ; bref, l'engrenage qui vous happe, le courant qui vous entraîne, tel est le destin des Juifs dans cette place forte au milieu de l'Orient soulevé et jaloux.

Sans doute, après les monstruosité du nazisme, et dans la conscience qu'un pareil danger pouvait de nouveau les menacer demain, c'est une solution d'espoir et de courage que les Juifs ont cherchée en allant créer une communauté prospère sur l'avare sol palestinien. Mais cette solution, était-ce bien la solution ? Sont-ils plus en sûreté sur les rives du Jourdain, encerclés par l'antisémitisme rugissant des Arabes et par la guerre sainte de l'Islam, que sur les bords de la Vistule, en Egypte ou au Maroc ?

J'entends bien que, du moins, ils s'y sentent chez eux parce qu'ils y ont reconstitué une communauté maîtresse d'elle-même, digne et libre, alors qu'au Maroc, par exemple, existe contre eux une sorte d'« apartheid » (1). L'argument est d'un grand poids. Il est « réaliste », dirait M. Abba Eban. Car, dans un monde dominé par le concept des patries, les minorités soumises à un pouvoir dont on les écarte révent d'une enclave territoriale où elles pourront exercer à leur tour la « souveraineté nationale », et il en sera ainsi tant que la conception fédérative et régionaliste ne sera pas substituée à la conception patriotique ; aussi longtemps qu'il en sera ainsi, chaque groupe avidement d'autonomie, et cherchant celle-ci dans la fondation d'une patrie, ne s'évadera d'un piège où les autres le retenaient captif que pour se faire choir lui-même dans un piège qu'il se sera construit de ses propres mains.

M. Pompidou aurait, dit-on, déclaré en Amérique qu'Israël était un Etat racial et religieux. Puis on a affirmé que la presse lui avait prêté à tort ces paroles, qui avaient soulevé une certaine émotion. Pour-

quoi ? Jusqu'à preuve du contraire, Israël est vraiment un Etat racial et religieux, et il n'y a aucun scandale à le dire. Dans sa réponse à un interlocuteur, lors de l'émission de radio déjà évoquée plus haut, M. Abba Eban a déclaré que son pays ne pouvait pas renoncer aux caractères de spécificité qui en faisaient un Etat juif. Que signifient ces mots ? Que sont les caractères de la spécificité juive, sinon des caractères raciaux et religieux ? Il ne faut pas ergoter ! La législation israélienne assure la sauvegarde de la spécificité hébraïque comme la législation chérifienne celle de la spécificité islamique au Maroc (2). Il reste aux légistes à faire en sorte que la spécificité ne signifie pas la ségrégation et puisse concorder avec ces droits de l'homme et du citoyen que tous les Etats se flattent de reconnaître plus qu'ils ne s'efforcent de les respecter.

Mais le plus grave, c'est qu'Israël, Etat racial et religieux, soit devenu en outre un Etat militaire et paraisse condamné à le rester longtemps, les fautes de ses ennemis y contribuant autant que l'aide de ses amis. Cette situation est dramatique et angoissante, car c'est la paix mondiale qui se trouve prise au piège tendu aux Juifs par les fondateurs de Sion.

P.-V. BERTHIER

(1) Le mensonge coule à pleins bords quand il s'agit de justifier les positions politiques. Le communiste juif Francis Crémieux déclarait le 2 février dernier, dans une réunion tenue à Paris par l'Union des étudiants juifs : « Quand on s'appelle Crémieux, l'antisémitisme, on le renfile très vite, et je dois dire pourtant qu'au cours de mes récents voyages dans les pays arabes je n'ai pas rencontré d'antisémitisme. » (*Le Monde*, 4-2-1970.) Cela ne semble pas concorder avec les données fournies par J.-F.A. Clément, qui, dans le *Monde diplomatique* de mars 1970, écrit, au sujet du Maroc : « Malgré de discrets encouragements gouvernementaux, il apparaît bien aux Juifs marocains qu'il devient de plus en plus difficile pour eux de rester dans le pays. » (L'exode est tel que, de 170.000 membres en 1956, leur groupe est descendu à 50.000 environ.) Dans le même numéro de la même revue, on lit, sous la plume d'Henri de La Bastide, professeur de civilisation du Maghreb : « L'Islam fait à tel point partie du droit public et privé [marocain] qu'un non-musulman ne peut être considéré comme un citoyen à part entière. Après quelques mois d'illusions, pour certains, au lendemain de l'indépendance, les Juifs marocains ont constaté le retour au *statu quo ante*. »

(2) On sait quelle émotion a soulevée chez les partisans de la loi mosaïque le jugement de la Cour suprême de justice d'Israël reconnaissant la qualité de Juifs, considérée comme nationalité, aux enfants du lieutenant de vaisseau Benjamin Shalit, nés d'un père ethniquement juif mais athée et d'une mère écossaise non juive.

UN GRAND DISPARU

PEDRO VALLINA

PEDRO VALLINA vient de s'éteindre en terre d'exil, au Mexique, à l'âge de 90 ans. Né en Andalousie, disciple de Salvochea, il consacra sa vie aux malades déshérités et au service de la justice : sa vie fut sans cesse entrecoupée d'emprisonnements, de déportation, d'exil, car il ne reculait devant aucune menace.

Ses études furent mouvementées, à Madrid de 1894 à 1902, puis à Paris où il avait dû chercher refuge, et après son expulsion de France, en Angleterre où il connut Kropotkine et tous les réfugiés qui s'y trouvaient au début de ce siècle. Il revint en Espagne en 1915, à la faveur d'une amnistie, pour y reprendre sa place, entre les soins aux malades et la défense de l'anarchie, ce qui lui valut encore déportations et emprisonnements. Après la chute

de la Catalogne, il alla se fixer au Mexique, où il choisit pour résidence une terre basse, infestée de malaria : il y soignait les pauvres Indiens, espérant pouvoir encore retourner en Espagne pour participer à sa libération. Après tant de luttes, où sa figure a pris un relief légendaire, il écrivait le 18 juillet 1960 : « Ma santé est médiocre, et c'est l'espérance d'événements [en Espagne] qui me fait mouvoir, même en me traînant, car bien que mon corps vieillisse, mon cœur reste jeune comme toujours. »

Ceux d'entre nous qui lisent l'espagnol passeront avec lui les heures les plus fécondes en suivant avec ses « Mémoires » ce qu'il a vu dans le monde ; le tome 1^{er} est paru, le second sur point de l'être, aux soins du groupe « Tierra y Libertad ». — Renée LAMBERT.

C I N E M A

Hoa-Binh ● John and Mary ●
Satyricon ● Butch Cassidy et le Kid

RAOUL COUTARD, jusqu'à présent, nous était connu par la photo. On ne compte plus les films dont il fut le directeur de la photographie (Quatorze « Bodard » — Cinq « Truffaut » — Lola — La Poupée — « La 317^e section », etc.).

Il aborde le long métrage pour la première fois avec « Hoa-Binh ». On pourrait croire qu'il pense ainsi à une nouvelle carrière mais dans une interview accordée aux « Lettres françaises », il précise nettement que ce ne fut pas son intention et qu'il a seulement voulu traiter ce sujet précis parce qu'il y pensait depuis longtemps.

Ce sujet ? Un des mille aspects de la guerre du Vietnam. Les conséquences de cette guerre au niveau des civils qui la subissent. Un cas particulier tiré à combien d'exemplaires... La vie de deux gosses livrés à eux-mêmes du jour au lendemain. Le père est allé combattre chez les Viet-Congs. La mère meurt de maladie. Le garçon, Hung, a environ huit ans. Il doit prendre en charge, à lui seul, pendant des semaines, sa sœur de trois ans, Xuan. Il n'a plus de domicile : leur maison a brûlé. Il se débrouille, il fait l'apprentissage de cette imprévisible forêt vierge qu'est une ville — et une ville en guerre. Selon les jours, il trouve abri et amitié, ou des injures et des coups. Avec une inébranlable conscience de sa responsabilité, mille fois plus courageux et solide que bien des adultes, il traîne sa sœur partout avec lui, la soignant de son mieux, à la fois père et mère. A huit ans !

Il regarde. Il écoute. Il essaie de subsister, de se maintenir dans la foule des innombrables enfants orphelins ou abandonnés, se partageant sans pitié les petits travaux misérables qui les aideront à ne pas mourir de faim.

Hoa-Binh, cela veut dire la paix. Hoa-Binh, bien qu'étant un mot vietnamien, désigne un état inconnu de ces enfants-là.

Le vrai propos de Coutard est de nous faire comprendre cela : ce que peuvent être la vie et la pensée d'une génération qui n'a jamais connu que la guerre.

Ce n'est pas au hasard que le film commence et finit par ces mots, en voix off et en français : « Qu'est-ce que c'est la paix ? ».

Coutard nous dit que depuis 30 ans le pays n'a jamais connu la paix. C'est déjà assez énorme. Mais cela devient affolant si on ajoute — et la vérité historique nous l'impose — depuis Jules Ferry, depuis la colonisation. Faites le compte.

Quelle est la vision unique que peut avoir un être né dans ce pays et ne l'ayant jamais quitté ? Coutard nous le laisse deviner. C'est peut-être d'abord un monde qui se définit par le bruit — bruit annonçant la mort, l'incendie, la destruction. Avions, tanks, sirènes des ambulances et des pompiers. La petite Xuan fredonne « Pimpon, pim-pon » comme nos enfants trop nourris chantent « Le pont d'Avignon ».

Sifflements de bombes. Crépitements des incendies. Le monde se fait éclatement.

Fuites en pleine nuit hors des paillotes en flammes. Enfants qu'on saisit endormis et qu'on entraîne en courant.

Le monde est mouvement affolé, dynamisme de peur perpétuelle.

Fumées des incendies ou des bombardements. Poussière soulevée par les hélicoptères.

Le monde se couvre d'un brouillard verdâtre, cachant le sang et la mort.

Coutard n'a pas choisi ses couleurs au hasard.

Le monde est déchiré par la bêtise monumentale des chefs, des « idéologies ». Coutard dévoile net-

tement cette connerie en renvoyant les deux camps dos à dos par un procédé d'humour noir fort remarquable : il laisse parler les responsables des Américains et ceux du Viet-Cong (en voix off) sans même montrer les visages. Et les « arguments » se font un écho dérisoire et tragique :

« Nous voulons la paix. Mais pour avoir la paix, il faut d'abord faire la guerre. »

« Nous voulons supprimer les fusils. Mais pour cela, il faut d'abord se servir des fusils. »

C'est avec cette dialectique sublime que l'humanité s'ingénie à se détruire elle-même depuis l'homme de Néanderthal. Et c'est au nom de ces grands principes que l'on continue une sorte de guerre perpétuelle en parlant toujours de la Paix.

O Connerie !

Vous devinez tout de suite les reproches d'apolitisme, ou d'anti-américanisme que chacun des deux camps va jeter sur ce pauvre Coutard. Alors il faudrait faire comprendre à ces braves gens qu'il n'a jamais voulu faire un film « politique » selon leur sens à eux mais un film contre la guerre.

Un film qui secoue, qui nous oblige à REGARDER la guerre concrète, la guerre vécue au niveau de tous les jours, par des orphelins qui se lavent aux ruisseaux. Lorsque, loin de ces atrocités, les gens lisent les nouvelles de la guerre dans leur journal, assis dans leur fauteuil, ils ont sous les yeux des mots, des formules qui restent forcément abstraits. C'est propre. Ça ne fait pas de bruit. Et puis, on s'habitue. Ces bombardements, ça devient banal. Ces attentats, ça devient lassant !

Mais quand on voit la fumée sortant du cinéma où un engin vient d'exploser, quand on voit le type tituber en tenant ses tripes dans ses mains, les enfants tomber, l'ambulance arriver, quand on commence à se dire que cela se produit à toute heure du jour, c'est peut-être déjà autre chose que lassant.

Et qu'on ne vienne pas dire que Coutard a choisi la facilité en prenant le cas de deux gosses.

Je répondrai : 1) qu'il a évité tout effet larmoyant et qu'il reste d'un bout à l'autre, en deçà du pittoresque de l'émotion banale et du cliché ; 2) qu'il y a au Vietnam des milliers d'enfants dans cette situation. Que ce n'est là qu'un scandale de plus pour l'homme et que nous devons tous avoir honte de vivre avec cela, comme avec le Biafra ou les camps grecs ou Prague.

Et que toutes les mères qui s'affolent dès que leur gosse a la rougeole devraient aller voir ce garçon de huit ans transformé en chef de famille et qui ne se plaint pas une seule fois.

Nous qui nous lamentons dès que notre voiture est en panne ou l'E.D.F. en grève, nous avons certaines leçons à tirer de l'exemple de ce peuple, à travers l'admirable film de Coutard.

Leçon de courage, de dignité, de silence, de force de caractère, face à notre futilité d'enfants gâtés.

Il faudrait peut-être aussi se demander si notre futilité et notre assoupissement complaisant dans les pires facilités ne pèsent pas lourdement sur la seule vraie responsabilité : celle de chaque homme devant la Guerre, celle de l'humanité devant le vieux monstre pré-historique trop vivace.

JOHAN AND MARY, c'est — dit-on — la marque d'un rayonnement du cinéma américain.

C'est surtout le renouvellement de trois personnes : le réalisateur et deux comédiens.

Le premier, c'est Peter Yates. Et Peter Yates, depuis quelques mois, était marqué par « Bullitt ». Nous avions dit ici tout le bien que nous pensions de ce film, et la différence entre les deux œuvres ne se joue pas sur le plan de la qualité mais du climat et de l'optique qu'ils représentent.

On pouvait craindre que l'auteur de « Bullitt » n'eût du mal à revenir au film intimiste, feutré, tout en nuances, qu'est « John and Mary ». Or, non seulement, il y est arrivé mais il y paraît plus qu'à l'aise.

Les deux autres sont Dustin Hoffman et Mia Farrow, sortant eux aussi d'un film à la fois remarquable et à succès : « Midnight Cowboy » et « Rose-Mary's baby ».

C'est D. Hoffman qui opère la métamorphose la plus spectaculaire et la plus réussie.

L'épave homosexuelle, minable et tragique est devenue un garçon tendre, riche, à la mode, et déjouant peu à peu qu'il est amoureux. Bien que de caractère strictement opposé, D. Hoffman reste lui-même, tout simple, vrai, présent, plein de pudeur, de tendresse, de drôlerie. Quel comédien !

Quant à Mia Farrow, elle nous avait laissé l'image de la jeune femme perdue dans le complot des modernes sorciers de Polanski. Mais elle n'est guère différente ici, en fin de compte.

Le scénario, lui, est d'une simplicité et d'une unité raciniennes. Si vous aimez l'action et les histoires logiques, n'y allez pas. Il ne se passe rien. Sinon, ce qui peut nous arriver à chacun tous les jours.

D. Hoffman y est un garçon à l'image de milliers d'autres, ni ange ni Don Juan, très sentimental sous une légère apparence de dragueur.

Il passe une nuit avec une fille rencontrée dans un bar. Histoire banale et dont aucun des deux n'attend rien. Chacun, en se séparant le lendemain matin, croit que tout s'arrêtera là. Mais le hasard ajoute parfois son grain de sable à la banalité de nos petites aventures. C'est justement là que git le problème. Ce garçon et cette fille découvrent peu à peu qu'il n'est pas aussi facile que cela de se séparer. Et tout le film sera fait de touches infiniment fines et subtiles, ponctuant le balancement perpétuel qui les rapprochera ou les écartera l'un de l'autre alternativement.

Comment un grand amour peut naître d'une aventure purement anecdotique...

Il eût été facile pour Yates d'aboutir à un sentimentalisme soit moralisant soit pleurnichard selon le cas.

Or, il n'y tombe jamais parce qu'il reste au niveau d'une simplicité quotidienne, parce qu'il valorise les gestes et les expressions plus que les mots, parce qu'il cultive aussi l'humour.

Ainsi, il établit entre ces deux personnages qui se guettent un dialogue qui casse l'émotion sans la masquer mais qui est d'une drôlerie et d'une justesse remarquables.

Il y a également la direction d'acteurs — précise, exigeante — et les qualités des deux comédiens.

Tout cela donne un film rafraîchissant, où la tendresse et le besoin de l'autre redeviennent les seules valeurs, où l'homme existe en dehors de la drogue, de la violence, de la guerre, un film moderne aussi, c'est-à-dire accordé pleinement à notre sensibilité et à nos sentiments, ironique et tendre, sec et passionné.

En définitive, Yates retrouve la leçon de Schlesinger dans « Midnight Cowboy ». Seul l'homme peut quelque chose pour l'homme.

RAFRAICHISSANT n'est pas le terme qui convient au dernier Fellini : « Satyricon » ou « Fellini-Satyricon » comme il a voulu l'appeler.

Pétrone dans le « Satyricon » avait brossé un constat d'alarme, un tableau où la description seule était tragique : il montrait comment une civilisation parvenue au terme de son évolution, de ses raffinements et de ses appétits de possession se saborde. Comment les gens confondent être et avoir, se perdant dans ces embarras. Mais Pétrone gardait néanmoins un ton assez désinvolte et son récit relevait souvent du picaresque avant la lettre.

Fellini a modifié totalement l'angle d'observation.

Ses deux personnages, Encolpe et Ascythe, ne se promènent plus dans le folklore d'immoralité d'une période de décadence. Ils deviennent les témoins d'une fête noire annonçant la fin d'un monde.

La frénésie de consommation d'une soi-disant élite, la confusion des valeurs, des sexes, des esprits se chargent d'une violence métaphysique qui est un signe : c'est la tempête finale avant le passage de l'ange de la Mort.

De même, si Fellini nous présente ici un monde peuplé uniquement de monstres, de vieillards atroces, de matrones effrayantes, d'hermaphrodites ou d'homosexuels, ce n'est pas seulement pour se donner le prétexte de somptuosités formelles. Il insiste sans cesse. Ces êtres-là sont le produit direct d'une civilisation arrivée au terme des raffinements, d'une certaine caste. Il y a une sorte de nécessité historique et biologique selon laquelle l'évolution extrême confine à la monstruosité.

Alors, Rome se peuple d'hommes-troncs, de vieilles gens obscènes, de boiteux, de tout un peuple sorti de la Cour des Miracles et qui pourrait être un reproche vivant adressé à son temps par l'Histoire.

Les activités de cette société sont marquées du même signe : elles ne sont plus dirigées ni vers la production ni vers la création mais vers la seule consommation. Consommation vorace et désespérée, dirigée vers n'importe quelle chair — morte ou vive — vers n'importe quel sexe. Consommation, suicide où l'on se détruit en s'ouvrant au monde.

Dans une interview accordée au « Monde », il a dit : « Mon film n'est pas mystérieux ni incompréhensible, mais il faut l'aborder sans se défendre, sans lui opposer de barrières, qu'elles soient d'ordre moral, intellectuel, sentimental ou religieux. Si l'on a en soi assez d'ingénuité et de liberté, on verra qu'il s'agit d'une véritable fable sur l'homme et sur notre société. »

Fable qui pourrait être éminemment inquiétante, affolante même.

Fable suggérée en un langage pictural d'une beauté inouïe, dont la violence dans la perfection nous laisse muets.

Costumes, maquillages, décor se servant d'un esthétisme effréné. Métaphysique du maquillage, eût dit Baudelaire...

Ces images, ce spectacle perpétuel qu'est le film, il eût sans doute fallu en parler d'abord. On aurait même pu ne parler que de cela.

Mais le vrai est si fort que le langage n'arrive pas à le suggérer.

Et c'est fort difficile d'aligner des mots quand on a encore dans la chair la brûlure de certaines photos...

Il y a en architecture une dizaine de monuments qui relèvent du sublime : les temples hindous et pré-colombiens, le Bayon d'Angkor-Vat, les constructions égyptiennes...

Au cinéma, il y avait les films de Serge Eisenstein et Josef Von Sternberg.

Il y a, maintenant, le *Satyricon*.

BUTCH Cassidy et le Kid », c'est la conjonction de deux grands comédiens, de plusieurs astuces de mise en scène et d'un réalisateur à l'esprit curieux.

Les comédiens, ce sont deux monstres sacrés, Paul Newman et Robert Redford. Mais ils nous font si bien le coup de l'intelligence et de la présence qu'on oublie tout à fait que ce sont des monstres sacrés.

Les astuces, ce sont aussi bien une réalisation fort heureuse de séquences en plans fixes qu'un générique également fixe, dans le style début de siècle ou l'utilisation de la couleur sépia rappelant les cartes postales de la même époque.

Quant au thème, il n'est pas neuf en soi mais le style dans lequel G. Roy Hill, réalisateur, le traite, est passionnant. Dans les résumés de presse, on présente parfois le film comme un western. C'est assez discutabile. Il s'agit plutôt d'une histoire de truands. Seulement, cette histoire est située dans le Nouveau-Monde, les truands attaquent les trains et galopent dans des déserts déjà abandonnés par les Indiens : l'époque choisie est postérieure à celle de la ruée vers l'or.

Mais le charme, l'intérêt du film sont ailleurs que dans ce thème, en soi parfaitement conventionnel.

Ils sont dans ce que Roy Hill fait de ces deux personnages où l'ironie et la parodie dominent constamment et leur donnent une dimension nouvelle.

Ces truands ne sont pas des héros sûrs d'eux jusqu'au bout et défenseurs soit du bien soit du mal. Ils sont seuls et ils ont quelque fois peur. Pas de lutte entre de grands sentiments schématiques. Mais une bataille pour des buts personnels, au niveau de la vie la plus quotidienne : Butch (Paul Newman) erre de pays en pays à la recherche d'un paradis introuvable comme le Rizzo de Schlesinger dans « Midnight Cowboy ». Il fait des coups pour avoir de l'argent et les rate souvent.

Roy Hill nous le présente vraiment comme un minable, séduisant, romantique, hors-la-loi qui tente de fuir vers autre chose, courant de réussite en échec, avec la mort au bout de la route.

L'ambiguïté de son ton est étonnante. C'est un va-et-vient perpétuel entre la caricature et le tragique, entre le western, la comédie musicale et le film noir.

Le côté raté des deux hommes, leur association avec une jeune institutrice romanesque, leur côté juvénile allié à une maturité certaine ne laissent pas d'évoquer « Bonnie and Clyde ». De même que la fin où les balles sont de vraies balles, où la mort les cueille au moment même où ils plaisantaient et se croyaient libres. Par un humour continu, Roy Hill maîtrise l'émotion. Il s'y prend admirablement, il change de registre et il mélange les tons avec un bonheur extrême.

Western qui se moque des westerns, film d'aventure et film romanesque, « Butch Cassidy et le Kid » refuse de se laisser enfermer dans un genre.

Galerie de portraits caricaturaux, opérette qui se veut film noir, il est l'exemple d'une admirable réussite plastique, allée à quelque chose de nouveau. Western moderne échappant à la définition du western, humour noir, ironie grinçante : les personnages s'y moquent allégrement d'eux-mêmes et le réalisateur de son film.

Grave sous des apparences dérisoires, léger et tendre, il est l'exemple du film qui détend en réjouissant, comme toute œuvre portant la marque de l'intelligence.

Michelle DELCOMBRE